

## Littérature québécoise

---

Numéro 45, septembre–octobre–novembre 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19944ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

(1991). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (45), 10–16.

## PASSAGES

Émile Ollivier

L'Hexagone, 1991, 171 p. ;  
16,95 \$

Émile Ollivier a conçu son dernier roman comme un jeu de miroir entre plusieurs narrateurs, plusieurs lieux et plusieurs époques. Au centre, deux pôles : les derniers jours de Normand Malavy d'une part, l'exode en bateau d'un groupe de paysans haïtiens, d'autre part.

D'origine haïtienne, Normand vit à Montréal avec sa femme, Leyda. Atteint d'une insuffisance rénale, prisonnier d'un traitement médical, il fuit le Canada pour la Floride où il passe ses derniers moments. Là, il retrouve par hasard une femme, Amparo, rencontrée plusieurs années auparavant. C'est la passion, différée jusque-là. À Port-à-l'Écu, village haïtien, des paysans construisent un bateau pour quitter leur île maudite où ils ne connaissent plus que malheur et misère. Destination : les côtes de la Floride, qu'ils n'atteindront pas tous.

L'œuvre mêle épopée et roman bourgeois. Elle montre la détresse d'un peuple rabaissé par l'histoire tout autant que par les éléments naturels. Elle analyse la psychologie de deux femmes qui aimèrent le même homme, mais qui furent différemment affectées par sa mort. Elle trace enfin un portrait de cet homme, déchiré dans son exil entre les souvenirs et le désir d'oublier. Le tout saupoudré de considérations philosophiques.

La construction du roman présente de nombreux problèmes. Le plus important reste le rôle dominant attribué à Régis, un ami de Normand qui se fait organisateur des récits. Il usurpe la parole des autres, qu'il met à sa main. Comment peut-on penser qu'une paysanne, dont le témoignage a été enregistré sur bande magnétique, puisse dire

Émile Ollivier  
Passages  
Roman

• l'Hexagone

des mots comme « déréliction sans résipiscence ». D'un récit à l'autre, on retrouve les mêmes caractéristiques stylistiques, de sorte qu'on ne croit jamais à cette multiplicité des points de vue voulue par l'auteur. Reste de ce roman mal contrôlé un témoignage sur la réalité de l'exil et sur la souffrance d'un peuple.

Martin Doré

LES GUERRES  
SONT ÉTERNELLES

Yves Gosselin

Le Nordir, 1990, 61 p. ; 10,00 \$

PROGRAMME  
POUR UNE MORT LENTE

Yves Gosselin

Le Nordir, 1990, 54 p. ; 8,00 \$

Voilà bien un poète insolite — que d'aucuns jugeraient insolent — qui construit son œuvre autour de deux grands pôles : la mort, la poésie.

Cette poésie, hautement métaphysique, très proche à mon avis de la littérarité telle que rêvée par Maurice Blanchot, nous transporte en des lieux rarement pressentis de l'être. Dans ces deux recueils, Yves Gosselin trace la voie d'une lecture périlleuse



que la mort glorifie et que la poésie préserve. Avec *Les guerres sont éternelles*, il se place d'emblée sous le signe pitoyable des « guerres saintes » et dénonce l'apathie de l'homme face à la beauté de l'horreur. À l'insignifiance qui nous permet de croire en notre immunité, le poète oppose un profond refus de vivre et préfère s'abandonner à la perte et ce « Même s'il faut par notre refus / nous engager sans retour / Sur la voie du pourrissement / Renoncer au prestige de vivre ».

Mais au milieu de ces guerres, le poète devra se faire violence s'il veut atteindre la poésie qui est elle-même pure violence. Puisque l'« on ne meurt jamais de poésie », il lui restera à affronter l'absurde avec la même fureur, voire le même sadisme, que la vie. Malgré lui, le poète sera entraîné à œuvrer pour la mort autant que pour la poésie :

« La mort ne nous demande rien, alors / que le poésie exige tout de nous. »

Dans *Programme pour une mort lente*, Yves Gosselin refait pour lui-même cet absurde cheminement de la mort. La poésie est ici une profession de foi en la mort et au poète qui comprend que tous les ponts sont coupés :

« Avec les hommes / Nulle transaction possible » et qu'avec Dieu tout n'est qu'illusoire, il ne restera que le suicide (ou l'enfoncement dans la poésie, qui est l'égal de la mort).

Chaque recueil de l'auteur porte ainsi les marques d'une œuvre achevée, comme si chacun risquait l'entière présence du poète. *Programme pour une mort lente*, encore plus que *Les guerres sont éternelles*, permet à la poésie de Gosselin de franchir l'au-delà de la mort, comme si le poète ne pouvait survivre à l'œuvre. C'est ainsi que Gosselin rejoint la vision de Maurice Blanchot, puisque le poète en toute œuvre se risque et risque l'œuvre qui est seule à pouvoir survivre.

Deux recueils d'une grande unité de ton, dont la beauté et la grandeur tiennent du fait qu'elles soient des œuvres finies. À souligner la séduisante facture éditoriale des éditions le Nordir (Hearst, Ontario). Un auteur qu'il faudra bientôt consacrer !

Claude Paradis

## OBSEQUES

Jean-François Chassay

Leméac, 1991, 243 p. ; 20,50 \$

*Obsèques*. Voilà un titre on ne peut moins frivole pour un premier roman. La jeunesse deviendrait-elle austère et pontifiante en cette fin de siècle ? Fort heureusement, il n'en est rien. Le roman de Jean-François Chassay baigne dans l'irrévérence la plus saine. Son protagoniste, Éric, est un jeune intellectuel qui porte un regard terriblement cynique sur les années 80. La mort de son grand ami, un journaliste célèbre par son discours iconoclaste, amène Éric à réorganiser ses souvenirs. Il aura côtoyé cet homme durant près de dix ans, assez longtemps pour que son système de pensée soit modelé par cet esprit corrosif. Mais Éric n'a pas été

Jean-François Chassay

## Obsèques

ROMAN  
LEMÉAC

le seul à subir cette influence. Isabelle, Rachel, Luc, Alain, Anne, Élise, Thierry et Olivier forment un cercle d'initiés gravitant autour du « maître ». Notre protagoniste évoluera dans ce cénacle d'artistes et d'intellectuels tandis que se succéderont les débats idéologiques, les idylles variées et les engueulades magistrales. Que retirera Éric de toutes ces fréquentations ? Eh bien ! l'expérience douce-amère d'un premier vrai face à face avec la culture, l'amour et la mort.

Le portrait d'Éric est criant de vérité et fait apparaître un blanc-bec égocentrique et haineux qui se fait un devoir de mépriser son prochain. Le lecteur se complait à détester l'insolence, si bien reproduite, de cette « période eczémateuse qu'on qualifie d'adolescence ». Jean-François Chassay s'y connaît aussi en matière d'ironie. Le personnage du mentor incarne parfaitement le prototype de l'ironiste pour qui la vie est un jeu, qui parle gravement des petites choses et badine sur l'essentiel. La peinture de l'époque dénote également beaucoup de justesse. On s'amuse à relever, au passage, les événements qui ont marqué le cours de notre existence : du Référendum, en passant par l'assassinat de John Lennon et la prise d'otages en Iran, jusqu'à l'apparition du sida. *Obsèques* est un livre fort bien construit ; son style est soigné. Si Jean-François Chassay cède parfois à des expressions ampoulées, si quelques apartés et parenthèses alimentent un humour trop prosaïque, il ne s'agit là que de réserves mineures. Mais ce n'est pas tant

la forme, ni l'originalité de l'histoire qui retiennent l'attention. La séduction naît plutôt de l'intelligence du propos : du sens critique du narrateur et de sa propension à l'autodérision.

Alexandra Jarque

### ORAGES ÉLECTRIQUES

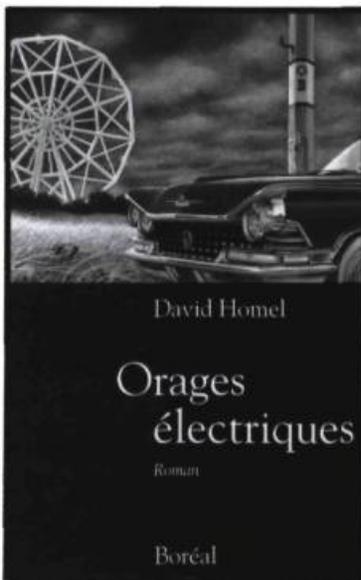
David Homel

Trad. de l'anglais  
par Jean-Antoin Billard  
et Christine Le Bœuf  
Boréal, 1991, 231 p. ; 19,95 \$

À Chicago, à la fin des années soixante, un groupe d'adolescents surnommé les Kensington Krasies vit une aventure qui transformera son destin. Un soir, un des leurs, Chuck Alden, est froidement assassiné pour une banale histoire d'amphétamines. Trois « Krasies » cachés dans un buisson, dont le narrateur, sont témoins du meurtre. Devant la corruption de la justice, ils décident de venger leur copain, même s'ils le trouvaient un peu douteux.

Cet événement autour duquel se tisse la trame romanesque n'est qu'un prétexte à renforcer les liens qui unissent les Kensington Krasies. Car ce premier roman de David Homel, *Orages électriques*, est beaucoup plus qu'une enquête policière intéressante. Au cœur de ce récit bat le pouls d'une Amérique qui, il y a trente ans, vivait de profondes transformations sociales. C'était l'époque des hippies fumant allègrement de l'herbe. C'était l'heure de l'apprentissage des libertés sexuelles. C'était le prolongement de la *beat generation* qui parcourait l'Amérique en voiture en quête de vérité et d'idéalisme (« Blowy était un bon Américain : c'est au volant de sa voiture qu'il réfléchissait le mieux. » On sent bien, d'ailleurs, dans *Orages électriques*, cette atmosphère de quête. Mais la guerre du Viêt Nam, l'obligation du service militaire et les contraintes de l'ordre établi viennent toujours s'opposer au grand voyage intérieur de la jeunesse assoiffée de renouveau.

*Orages électriques* est le roman de l'opposition à toutes les guerres. D'abord, les guerres familiales, puis celle, outrageante, du Viêt Nam, qui se nourrit de la vie des jeunes et tue ainsi l'espoir. C'est éga-



lement une critique acerbe de la justice qui parvient, à coup de sophismes, à innocenter un coupable. C'est ce qui fait dire à Vinnie, le narrateur, s'adressant à Mayo, le meurtrier : « ...Mayo, tu es accusé du meurtre des années soixante telles que nous les imaginions. Est-ce que tu comprends cette accusation ? »

Avec *Orages électriques*, les trente-quarante ans se retremperont dans leur jeunesse

et dans les valeurs de leur *trip* hippie. Les plus jeunes, quant à eux, peuvent retrouver dans ce récit coloré la source de leurs rêves actuels.

Christian Bouchard

OUI = NON  
Yves Boisvert  
VLB éditeur, 1990, 103 p. ;  
14,95 \$

Délaissant la profondeur poétique, Boisvert transgresse les règles et s'élance sans remords dans l'univers trouble de la langue et de son rapport avec la vie. La poésie refait ses armes en refusant les écrans douillets où dorment les notions propres au texte lyrique — et Boisvert ne s'en cache pas : « je pense à tous les poèmes que j'ai écrits / et qui ont pris le bord de la poubelle / parce qu'ils étaient profonds. » Si cette perspective ne parvient pas à éviter la préciosité et l'obscurité nées de l'emploi réellement abusif de certains termes — « Le soleil défonce les empires du jour et vient mener son souffle nu- »

## AGENDA D'ART 1992

MUSÉE DU QUÉBEC



L'agenda d'art 1992 du Musée du Québec rend hommage à Montréal.

Montréal, 350 ans d'histoire. Montréal d'hier à aujourd'hui vu par les nombreux artistes québécois, canadiens et étrangers qui ont peint Montréal au cours de ces trois siècles. De semaine en semaine, découvrez les nombreux visages de Montréal : historique, romantique, architectural, pittoresque. 53 œuvres, tirées de la collection du Musée du Québec, illustrent cet agenda. Un autre artiste et poète, Roland Giguère, livre des commentaires poétiques inspirés de ces tableaux défilant au fil des semaines de l'année 1992.

Une œuvre d'art pour vous aider à planifier votre emploi du temps.

Retourner ce coupon à :  
Les Publications du Québec  
Case postale 1005  
Québec (Québec)  
G1K 7B5

Vente et information  
(418) 643-5150  
(Sans frais) 1 800 463-2100  
(Télécopieur) (418) 643-6177



Agenda d'art 1992  
Musée du Québec  
1991, 128 pages  
EQO 2-551-14542-2

17,95 \$  
+ taxes

En vente dans nos librairies,  
chez nos concessionnaires,  
et chez votre libraire habituel.

Québec



cléaire et teinté de bleu sur les corps aux brutales tumescences — elle fournit en revanche un lot inestimable de « regards acerbes » sur la réalité nord-américaine. Allégorie de l'Amérique du Nord, *Oui = Non* s'attaque à l'étiologie des comportements et trace les voies de recherche pour l'auteur déçu. La poésie devient une sorte d'auto-gestion de soi, le moyen de se faire justice plutôt que de subir celle des autres, la possibilité de se dominer en contraignant les figures elle-mêmes : « Ce ne sont ni des mots ni des phrases / mais des tatouages, des graffiti, des scarifications / des Formules. »

À l'inertie gouvernementale, Boisvert oppose le mouvement individuel. Malgré ce caractère singulier, sa poésie n'est pas isolée du monde : au contraire, elle explose à ses carrefours en revendiquant le droit à la libre disposition de son territoire — moi face aux autres, Québec face au Canada. Critique radicale ? Sans aucun doute, d'autant plus que ceux qu'elle vise, les 40-50 ans, auront sous peu le devoir de répondre devant l'histoire des promesses utopiques des années soixante.

Ivan Bielinski

### MÉFIEZ-VOUS DES MONSTRES MARINS

Sylvie Desrosiers

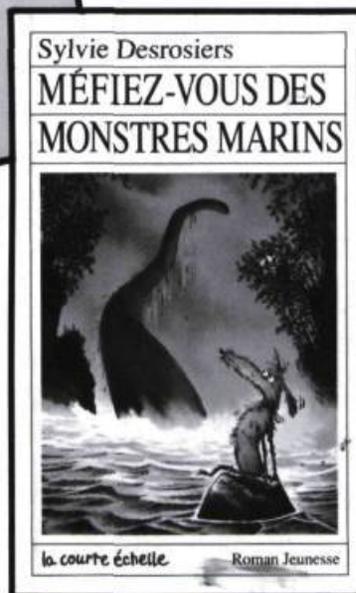
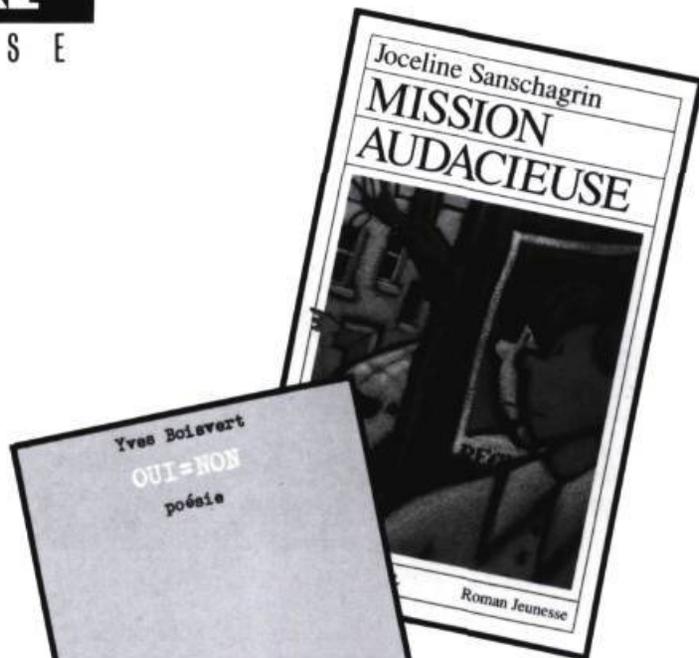
La courte échelle, 1991, 92 p. ; 7,95 \$

On dit que le lac Obomsawin est curieusement habité par un monstre marin, Obobo, Un certain plongeur, Jacques Les Bonbonnes Grandfond, ne se laissera pas faire malgré les opinions moqueuses et continuera ses recherches sous l'eau. Il croit au monstre comme s'il l'avait déjà vu. D'un autre côté, trois jeunes détectives, Jocelyne, John et

Agnès, essaient eux aussi de trouver le monstre. C'est en suivant le conseil d'un certain comte Arbour qu'ils seront tous entraînés dans une aventure abracadabrante. Une histoire remplie de peurs, de rires et d'inquiétudes.

C'est un roman d'aventure avec beaucoup de suspense qui nous tient en haleine jusqu'à la fin. Les personnages sont attachants et drôles, comme par exemple John, le seul garçon parmi les trois détectives de l'agence Notdog. Il est anglophone et il prononce mal certains mots. C'est alors qu'Agnès (une autre détective) reprend John. Elle lui fait plutôt la morale. Il y a aussi Notdog, un chien bien original car il est le chien le plus laid du village. Ce que je trouve bien dans ce livre c'est que l'auteur est resté proche des enfants, c'est-à-dire qu'il fait parler ses personnages comme nous les enfants. Il emploie des mots que nous utilisons et que les adultes n'utilisent plus. Un livre avec un peu de sérieux et beaucoup de rires et de folies. Une histoire emballante, bref un livre qui vous plaira à coup sûr.

Élodie Adam-Vézina, 8 ans



### MISSION AUDACIEUSE

Joceline Sanschagrín

La courte échelle, 1991, 92 p. ; 7,95

Dans la ville dépotoir, Wondeur, la fille aux cheveux rouges, aidée de ses amis fera signer une pétition pour sauver les trente-cinq arbres qui restent dans la ville. Malheureusement, le maire n'est pas d'accord avec cette pétition et il fera tout pour l'en empêcher. Malgré quelques échecs, Wondeur et les autres lutteront pour sauver la ville. Elle et ses amis n'auront pas froid aux yeux. Qu'arrivera-t-il à Wondeur ? Réussira-t-elle à atteindre son but ? À vous de le découvrir.

Le livre *Mission Audacieuse* est la suite de plusieurs livres, entre autres *Le Karateka* où Wondeur retrouve

son père après être partie à sa recherche. C'est pourquoi, dans *Mission Audacieuse*, nous verrons Wondeur accompagnée de son père continuer ses aventures. Le livre est intéressant. Il a une atmosphère joyeuse, mais j'ai tout de même préféré *Méfiez-vous des monstres marins*. J'ai apprécié l'originalité du thème : sauver la ville, mais l'action du livre n'était pas assez développée, ce qui a moins retenu mon attention. Un peu comme si vous mangiez une salade sans vinaigrette, vous trouveriez ce plat plutôt incomplet et bien c'est l'impression que me laisse ce livre. Malgré ces quelques défauts, je peux vous avouer que la fin du livre vous réservera un certain plaisir !!!

Élodie Adam-Vézina, 8 ans.

### LETTRE IMAGINAIRE À LA FEMME DE MON AMANT

Lori Saint-Martin

L'Hexagone, 1991, 133 p. ; 16,95 \$

Trois personnages apparaissent dans chacune des nouvelles de ce recueil : l'épouse, le mari et la maîtresse. La lettre sert de lien possible entre les deux personnages féminins, qui normalement restent isolés dans cette relation triangulaire. Imaginaire, cette lettre n'est jamais envoyée, soit parce que le destinataire est lui-même un personnage imaginaire, soit parce qu'il est l'auteur, ou encore le lecteur. Quoi qu'il en soit, le titre crée ainsi son propre espace de fiction.

Les 18 nouvelles constituent une série de variations sur ces éléments. Lori Saint-Martin s'attarde à l'épouse trompée mais triomphante, à celle qu'on rejette à cause de l'âge ; à la maîtresse qui doit accepter la permanence du lien de l'amant-mari avec l'épouse, ou à celle qui se satisfait d'une relation épisodique ; enfin aux femmes apeurées, violentées, assassinées.

Dans tous les cas, un seul responsable : ce pelé, ce galeux, l'homme marié. De lui dépend une grande partie du bonheur. Mais il ne marche que pour son intérêt propre, et use de sa force pour garder son pouvoir. À côté de ce personnage exclusif, Lori Saint-Martin édifie l'utopie d'une vie

**Lori Saint-Martin**  
**Lettre imaginaire**  
**à la femme**  
**de mon amant**

Nouvelles



• l'Hexagone

entre femmes, dans la nostalgie de la relation chaude et englobante qu'enfant, souvent, on a avec la mère. Jamais on n'entrevoit l'homme comme un compagnon, un être d'égalité, qui cherche et qu'on cherche à comprendre.

Neuf des nouvelles ont déjà été publiées, ce qui n'empêche pas le recueil d'avoir une cohérence. La première nouvelle, la plus courte, prend les allures d'une ouverture et présente une espèce de relation archétypale. La dernière apparaît tel un programme. La femme abandonnée pour une autre doit surmonter la peur causée par la perte de l'homme-protecteur et développer son autonomie, voire son indépendance. Enfin, complété par une série d'images répétitives — l'eau, le gynécée — le recueil laisse voir, tout à la fois, un monde angoissant et une aspiration à la plénitude.

Martin Doré

**LA VIE EN FUITE**  
**Denis Bélanger**  
**Québec/Amérique, 1991, 150 p. ;**  
**16,95 \$**

Ce recueil, judicieusement titré, comporte douze nouvelles qui mettent en scène quelqu'un, quelque chose qui meurt ou qui va mourir bientôt.

Chacune de ces morts est racontée avec compassion, l'auteur nous communiquant le respect qu'il ressent pour ses personnages agonisants. Cependant, la narration simple, directe, n'évite pas toujours la lourdeur, ni la platitude, tant en ce qui a trait au style qu'à l'anecdote. L'auteur travaille pourtant à fouetter son style

en changeant souvent de type de narrateur, de niveau de langage et de pensée, mais il n'y réussit que partiellement.

Ici, la mort soulage de la maladie (le cancer, le sida), de la souffrance psychologique (la dépression, la schizophrénie). Elle est parfois décidée par le personnage, la plupart du temps, accueillie comme un bienfait.

La nouvelle la mieux réussie, à mon sens, est « Une âme à la mer ». Un prêtre, victime d'hallucinations mystico-érotiques, choisit de les fuir en se laissant couler au large d'un village gaspésien où il avait trouvé refuge. La description du village est juste et le glissement d'une instance narrative à l'autre est captivant.

Benoît Pelletier

**NADINE**  
**Matt Cohen**  
**Quinze, 1990, 351 p. ; 24,95 \$**

Enfant juive née pendant l'Occupation à Paris, Nadine est une rescapée qui sent sur ses épaules le poids de milliers de morts. Son ami Miller ne lui déclare-t-il pas qu'elle le fascinait pendant son enfance, qu'il se la représentait « comme une jeune vieille sorcière », « une grande caverne sombre et remplie de squelettes » ?

Nadine, après la mort de ses parents, est envoyée à Toronto où un oncle, qui deviendra plus tard son amant, s'occupe de ses études. Pour s'en délivrer, elle s'inscrit à Cambridge et milite dans les milieux pacifistes. Nadine revient à Toronto et obtient un poste de professeur au département d'astronomie dirigé par son oncle. Elle renoue avec Miller, mais il est marié et cette difficile relation mine sa vie. Elle rompt ; ils se retrouveront quatorze années plus tard, tous deux libres, pendant un séjour touristique périlleux en Israël.

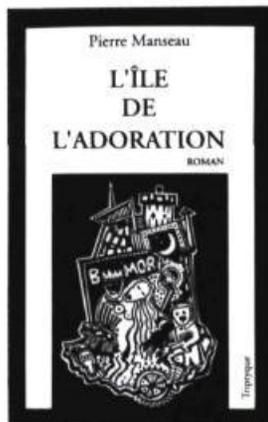
À l'heure où l'on profane les sépultures juives à travers le monde, où l'on remet en cause la véridicité de l'holocauste, l'auteur montre que les victimes de la seconde guerre ont eu des héritiers : héritiers de la peur, de la douleur, du remords, du souvenir. Le personnage principal évolue dans un milieu hautement intellectuel qui semble dominé par la matière grise juive : beaucoup

**T R I**  
**P T Y**  
**Q U E**

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

TÉL.: (514) 524-5900

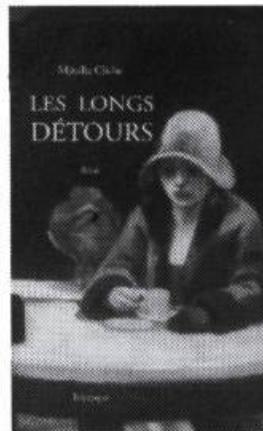
Pierre Monette  
**MACADAM TANGO**  
 (essai) 190 p. 18,95 \$



Pierre Manseau  
**L'ÎLE DE L'ADORATION**  
 178 p., 15,95 \$  
 (roman)



sous la dir. de Jacques Michon  
**ÉDITEURS**  
**TRANSATLANTIQUES**  
 245 p., 19,95 \$  
 (essai)



Mireille Cliche  
**LES LONGS DÉTOURS**  
 124 p., 14,95 \$  
 (roman)



Lucie Gagnon  
**QUEL JOUR**  
**SOMMES-NOUS ?**  
 88 p., 12,95 \$  
 (récits)



Michel Gosselin  
**LA MÉMOIRE DE SABLE**  
 140 p., 14,95 \$  
 (roman)



de cervelle mais des handicaps côté cœur. Peu d'humbles mortels dans ce roman où plusieurs des personnages occupent des postes universitaires prestigieux et sont reconnus mondialement pour leurs recherches et leur Q.I. Ce qui n'empêche pas l'auteur de s'adresser au cœur plus qu'à la raison du lecteur.

Angèle Laferrière

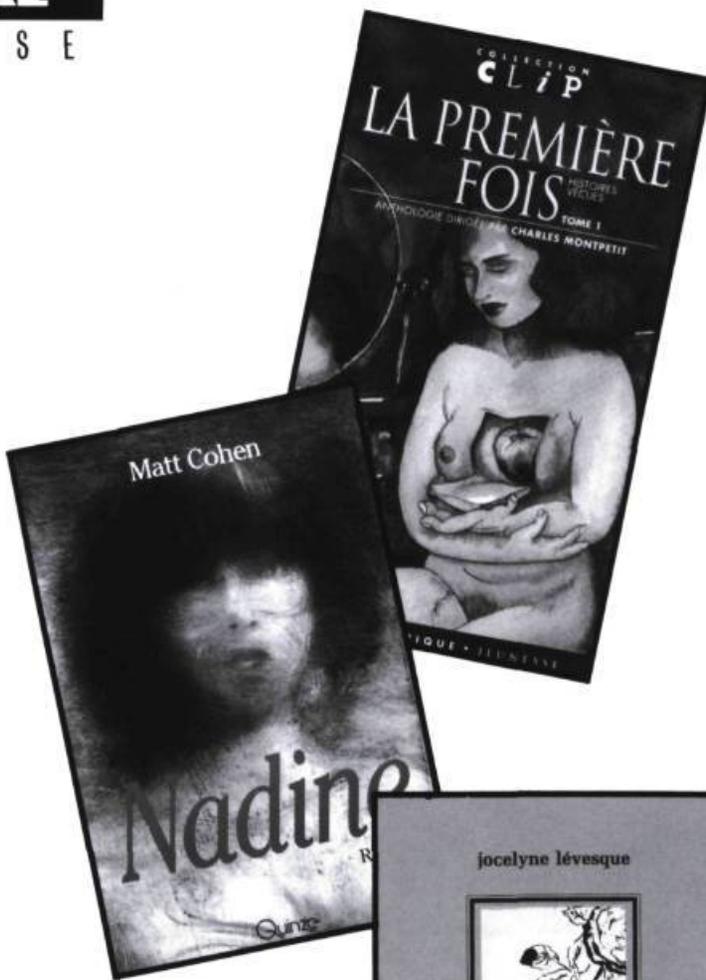
#### LE TEMPS MUTILÉ

Jocelyne Lévesque  
Le Noroît, 1991, 72 p.; 7,00 \$

Dans son recueil, Jocelyne Lévesque nous rappelle à quel point la poésie ne cesse de se nourrir de l'obsession bien humaine du temps. Un temps mutilé, comme le suggère le titre, réanimé par une mémoire tout aussi mutilée.

L'auteure nous propose donc un voyage où l'enfance ressurgira comme « cette eau qui coule toujours dans l'ombre », où le désir, la douleur et la nécessité de dire côtoieront la mort sur une terre d'exil, seul véritable repère spatial du livre. Le temps, auquel il faudra résister violemment par les mots, devient ce personnage qui orchestre la vie ; à la fois victime : « la nuit est une naufragée », et bourreau : « ce temps / trop petit me creuse / les entrailles / m'achève / en chuchotant ».

L'itinéraire, comme on peut le constater, est ambitieux. Il faut du souffle pour se rendre au bout d'un voyage pareil et c'est justement ce qui fait défaut au recueil. Les textes extrêmement brefs ne réussissent pas souvent à exprimer l'émotion qui les génère, non pas parce qu'ils manquent de substance mais simplement parce qu'ils semblent inachevés, comme si l'auteure avait préféré rester au bord du poème plutôt que de l'habiter entièrement. De plus, certains textes tombent dans le piège



de l'aphorisme, certaines images dans le cliché. Malgré ces maladresses, la voix qui insuffle vie à ces poèmes apparaît authentique et a sans doute décidé de « choisir la vraie histoire les vrais mots / au risque de ne rien dire / au plus fort d'entre les lignes / la magie ».

Christiane Frenette

**LA PREMIÈRE FOIS, t. I et II**  
Coll. sous la dir.  
de Charles Montpetit  
Québec/Amérique, 1991,  
186 et 194 p.; 6,95 \$

Les adolescents sont la cible ces derniers temps d'une campagne publicitaire sans précédent sur les protections à prendre contre les « maladies de l'amour moderne ». Dans ce contexte, la parution de *La première fois*, deux recueils de récits des premières expériences sexuelles de seize auteurs, est tout à fait à propos. L'objectif de cet ouvrage est simple et clairement exposé à la quatrième de couverture : « Difficile de faire les premiers pas avec le gars ou la fille de nos rêves ! Cette anthologie n'offre pas de recettes magiques mais plutôt des histoires

que ; celles d'un jeune couple piégé par les artifices de l'alcool et de la drogue, dont la relation débouche sur la violence ; celles aussi d'un jeune adolescent ayant déjà — et définitivement — choisi l'homosexualité. À vrai dire, il ne manque au palmarès que le récit d'un déficient intellectuel. Les protagonistes s'interrogent toujours sur les conséquences de leurs émotions, ce qui suscitera sûrement la réflexion du jeune lecteur. Je dis « jeune lecteur » mais je pense « lecteur » parce que, à mon avis, *La première fois* peut aider des parents à comprendre de quelle façon leurs enfants se débrouillent avec leurs petites démanagements sexuelles naissantes. Oh ! nous sommes tous passés par là, mais combien d'entre nous s'en souviennent ?

Il faut lire ces récits avec beaucoup d'ouverture d'esprit. Les jeunes qui les liront s'y reconnaîtront-ils ? En tout cas, ces histoires vraies peuvent servir de prétextes à de bonnes et franches discussions entre parents et adolescents au sujet de l'amour. Ce sont deux livres qui s'adressent nettement à l'intelligence et dont l'usage requiert une bonne dose de jugement.

Christian Bouchard

#### FEUX DE BRINDILLES

Ginette Paris  
Quinze, 1990, 298 p.; 21,95 \$

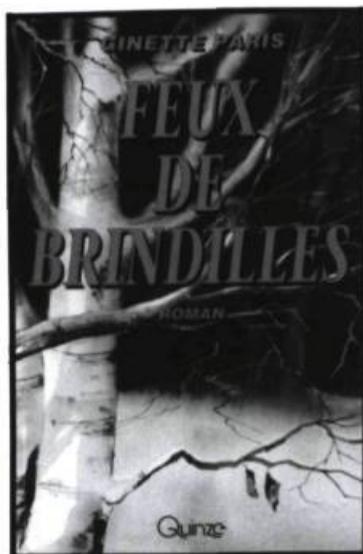
*Feux de brindilles*, c'est Jean-Baptiste Paradis, Joséphine Potvin, Timoléon Pilote et Marie « la petite brindille ». Quatre assoiffés de liberté, d'indépendance et d'amour. Quatre personnages habités par de brûlantes passions, formant deux couples, l'un de maîtres, l'autre de domestiques, et pour qui l'amour n'a pas de prix. Deux histoires d'amour à la fois si semblables et différentes ; d'une part, en ce que l'amour peut avoir de commun à tous les couples amoureux, d'autre part à cause des surprises que le destin réserve à chacun d'eux.

*Feux de brindilles*, c'est aussi un roman historique relatant le courage et la volonté des « Canadiens français » de s'émanciper du régime anglais dirigé par Sir Colborne. En 1838-1839, ces Fils de la Liberté, Frères Chasseurs et pa-

vraies, écrites avec franchise et émotion, par des gens que l'expérience a marqués. »

En effet, plusieurs scénarios des premières amours adolescentes se jouent tout au long des 380 pages que totalisent les tomes I et II de cette anthologie. Y évoluent des personnages âgés de treize à vingt-deux ans. Eh oui ! l'expérience de quelques-uns des personnages prouve qu'il n'y a pas d'âge pour la « première fois ».

L'une des qualités de cet ouvrage est de mettre en scène des jeunes de conditions sociales variées. On y rencontre le plus souvent des adolescents dont l'évolution amoureuse suit un déroulement standard : rencontre, fréquentations, premières caresses, coït ou non. Mais se vivent aussi, entre autres, les amours incertaines d'une handicapée physi-



**LE SILENCE DES DIEUX**  
 Pierre Albert  
 Le Nordir, 1990, 58 p.; 8,00 \$

**NOTES ET PAYSAGES**  
 Louise Warren  
 Remue-Ménage, 1990, 95 p.;  
 9,95 \$

**L'ÉCHELLE DES ÊTRES**  
 Renaud Longchamps  
 VLB éditeur, 1990, 80 p.;  
 14,95 \$

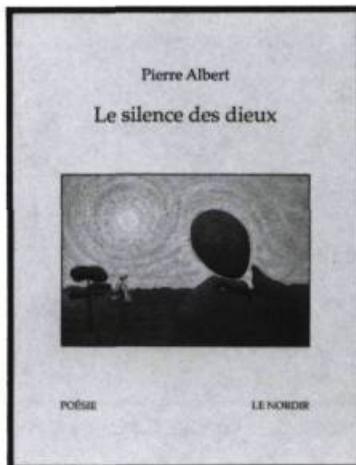
Voilà trois voix bien distinctes qui, chacune à leur façon, m'ont révélé la fragilité et l'envergure de cette expression unique qu'est la poésie.

Avec *Le silence des dieux*, Pierre Albert choisit le langage intimiste, la parole retenue, afin de mieux évoquer le lyrisme immanent du quotidien. Parole amoureuse et quête spirituelle, ce recueil tout ouvert sur l'espace intérieur reprend à merveille la thématique du premier titre de l'auteur (*L'espace éclaté*). *Le silence des dieux* se veut plus grave, plus cérémonieux aussi; l'espace y est évoqué avec moins de précision mais davantage de poésie: « En toi / j'aime l'espace / cette plénitude des eaux

tristes désiraient gagner une guerre qui n'avait jamais vraiment commencée.

*Feux de brindilles* est finalement un roman par lequel on apprend à faire la paix avec soi-même et avec la guerre. L'intensité des émotions dont Ginette Paris a su imprégner son texte fait de cette fresque un roman qui rend bien l'état d'âme d'un peuple qui lutte pour sauvegarder sa liberté, son honneur, sa patrie.

Christine Dufour



profondes / (...) et le Dieu en nous / qui voulait mourir.»

Par ailleurs, tout comme dans le précédent recueil, la précarité de la situation du Franco-Ontarien ressort subtilement de cette écriture. Ce dernier Pierre Albert m'est apparu fort séduisant (et l'édition remarquable). Un très bon livre.

Chez Louise Warren, l'espace est pleinement habité, et la parole n'est plus obstacle au quotidien — que la poésie révèle d'ailleurs fort bien. En fait, dans *Notes et paysages*, « Les pays se touchent / les

mers se mélangent / Entre les mots il faut toujours laisser un espace ».

Ce livre simple présente, dans une poésie d'une lisibilité ma foi déconcertante, un quotidien profondément investi par l'auteure. Peut-être un peu trop narrative à mon goût, la poésie de Louise Warren esquisse quatre tableaux amoureux, dont les deux derniers, « Eaux vives » et « Mars », se révèlent les temps forts du recueil. La grossesse d'une femme et la naissance d'un enfant y sont entre autres singulièrement exploitées. Si j'ai pris du temps à m'ajuster au ton de ce recueil, je dois avouer avoir été totalement conquis par la suite.

Quant à Renaud Longchamps, dont le précédent titre m'avait littéralement emballé (*Nuit Blanche*, n° 36), son œuvre se poursuit avec le même sérieux, voire la même détermination. Articulée autour du même projet poétique — ou à peu près — depuis *Le désir de la production* paru en 1981, l'œuvre de Renaud Longchamps entend exposer la biologie incertaine (mais sauvage) à laquelle nous devons nous ▶

ÉDITIONS DU NOROÏT



1971-1991



## ÉDITIONS DU NOROÏT

### ÉVÈNEMENT

#### SOIRÉE DE POÉSIE

Bibliothèque Nationale  
 du Québec  
 1700, rue Saint-Denis  
 Montréal

50 POÈTES

Une rétrospective des  
 20 ans du NOROÏT  
 vendredi le 11 octobre

### PARUTIONS

CLAUDE BEAUSOLEIL, Une certaine fin de siècle II  
 PAUL BÉLANGER, Retours  
 CLAUDINE BERTRAND, La dernière femme  
 MARC-ANDRÉ BROUILLETTE, Les champs marins  
 JEAN-PAUL DAOUST, Les poses de la lumière  
 HÉLÈNE DORION, Les états du relief  
 JOCELYNE FELX, Chute libre  
 MARTIN GAGNON, Toiles filantes  
 FRANCE LACHAINE, Desiderata  
 RACHEL LECLERC, Les vies frontalières  
 MICHEL LEMAIRE, Le goût de l'eau  
 JOCELYNE LÉVESQUE, Le temps mutilé  
 JEAN-NOËL PONTBRIAND, Lieux-passages

### CHANGEMENTS

#### NOUVELLE ÉQUIPE

Hélène Dorion  
 Paul Bélanger  
 Direction littéraire  
 Claude Prud-Homme  
 Direction administrative

#### NOUVELLE ADRESSE

ÉDITIONS DU NOROÏT  
 Case Postale 156  
 Succursale De Lorimier  
 Montréal, Qc., H2H 2N6

### PRIX LITTÉRAIRE

Prix Alain-Grandbois  
**Jacques Brault**  
 IL N'Y A PLUS DE CHEMIN

Grand Prix de Poésie de la  
 Fondation Les Forges  
**Denise Desautels**  
 LEÇONS DE VENISE

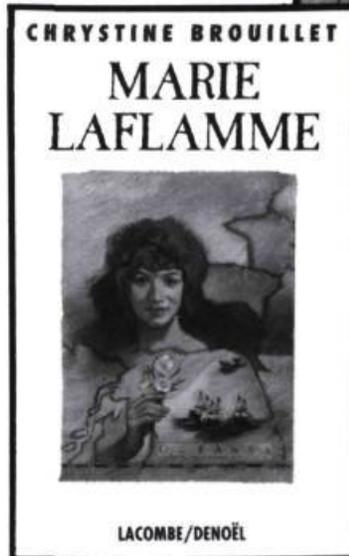
**La POÉSIE à LIRE au NOROÏT cet automne**

soumettre. Vaste et beau projet qui nous a donné parmi les plus belles œuvres des années 80. Avec *L'échelle des êtres*, l'intensité du projet semble pourtant s'être soudain perdue, du moins pour le lecteur... ce recueil m'a donné l'impression de répétition et fait craindre l'apparition d'une certaine complaisance. Ceci dit, nous sommes encore devant, je pense, un des grands poètes québécois. Longchamps livre encore de grandes images dont la gravité étonne. Mais il a tendance à placer le lecteur à distance du texte en l'interpellant parfois d'un « vous » auquel un avertissement semble constamment donné. De plus, la posologie qui suit chaque titre de section constitue une énigme qui agace bien inutilement. Le recueil se referme par ailleurs sur un texte remarquable, « Retour à Burgess », dans lequel j'ai retrouvé l'écriture géologique qui est l'essence même de la poésie de Longchamps. Lisez plutôt : « La mort fixe l'espèce / dans quelque silence inconnu de la pierre ».

Claude Paradis

**MARIE LAFLAMME**  
Christine Brouillet  
Lacombe/Denoël, 1990, 376 p. ;  
24,95 \$

Bel avenir en perspective pour le dernier roman de Christine Brouillet le premier d'une trilogie. Tous les ingrédients du roman d'aventure s'y trouvent réunis : un prétendant sadique aimé, un époux machiavélique et un jeune homme honnête, discrètement épris, qui se disputent l'amour de la belle et jeune héroïne persécutée. Une grande romance peinte sur fond historique du XVII<sup>e</sup> siècle.

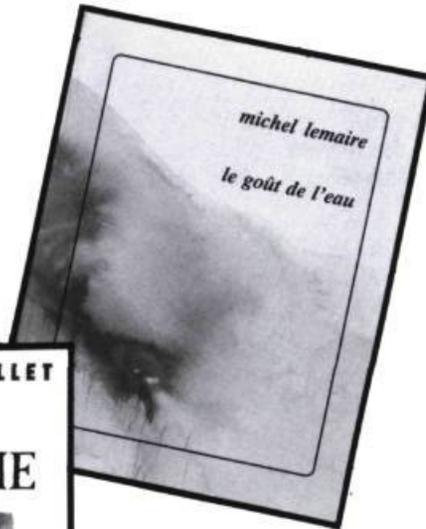


Pierre Laflamme, avant de trépasser, cherche à se venger de Geoffroy de Saint-Arnaud en fabulant sur un trésor caché. Saint-Arnaud, cupide, complotte et fait arrêter sa veuve — Anne Laflamme est sage-femme — pour sorcellerie, mais il s'arrange pour épouser la fille, Marie, dans l'espoir de retrouver le trésor dont elle serait la seule à déterminer le secret. Des amis enlèvent la jeune femme et l'emmenent à Paris pour la protéger de son brutal époux et de l'Inquisition. Simon Perrot, qu'elle aime follement depuis l'enfance, tue l'un de ses protecteurs. Marie quitte alors la France pour la Nouvelle-France, où elle espère exploiter sans danger ses dons de guérisseuse et retrouver le trésor dont elle ignore qu'il n'a jamais existé.

Habilement menée, l'intrigue passionnée, malgré la simplification des personnages. Le personnage de Marie est heureusement plus complexe quoique parfois inconsistant.

Ce qui touche particulièrement, en ces temps de sensibilisation à la violence faite aux femmes, c'est l'expression de la dualité humaine, chacun étant capable d'amour et de haine.

Angèle Laferrière



**CE QUI BAT PLUS FORT QUE LA PEUR**  
Jean Perron  
Écrits des forges, 1991, 61 p. ;  
6,00 \$

Présenter un ensemble de textes en un mot, une phrase, une image demande de la précision et un sens aigu de l'évocation. Jean Perron sait, avec son quatrième recueil en cinq ans, exposer de beaux tableaux urbains, mais il ne faut pas faire confiance au titre de son dernier livre pour en saisir véritablement le propos.

Cela dit, j'ai lu avec avidité ces poèmes percutants au rythme haletant. J'ai été fasciné par les images originales faisant des maisons, rues, parterres, avenues, quartiers de la ville, les théâtres, diurnes et nocturnes, d'émotions qui témoignent de l'ennui des « manœuvres quotidiennes » (« tant d'hommes et de femmes / marqués au fer rouge de l'indifférence »). Écrire est donc l'acte à poser pour rompre le joug de la routine (« refaire des textes / à défaut du monde ») ; écrire par souffles, par taches, en employant une syntaxe simple, afin de recréer un espace habitable (« le corps se souvient / des choses que la mémoire / oublie »).

L'écriture de Jean Perron est solidement fixée dans la matière des objets de notre temps (« au guichet automatique du plaisir / le rêve à sec le sang tourne à vide / le corps une peau de chagrin »). Indéniablement, l'univers de *Ce qui bat plus fort que la peur* privilégie le regard. Les textes tiennent lieu d'autant de constats et rendent compte de l'état du monde à l'ère des gadgets électroniques, des néons

qui clignotent dans la nuit et des automobiles qui envahissent le cœur de la ville. L'espace vers lequel Perron m'a entraîné en est un dont « les frontières disparaissent sous les lumières de la ville » un petit peu plus chaque jour.

Jean Perron dénonce la voracité urbaine, mais avoue avec lucidité que sans la ville rien n'est possible désormais.

Christian Bouchard

**LE GOÛT DE L'EAU**  
Michel Lemaire  
Le Noroît, 1991, 82 p. ; 10,00 \$

De prime abord, la poésie de Michel Lemaire peut paraître aussi rebattue que le goût de l'eau : une rupture amoureuse, l'absence, la solitude. Mais si les poèmes du recueil nous semblent parfois familiers par leur thématique, la voix qui les dicte renouvelle la source et met à jour une émotion unique.

Regroupés en quatre parties autour d'un lexique tributaire de l'eau, les textes de Lemaire saisissent au vol des instants, des objets qui témoignent de l'amour perdu, du temps qui passe et d'une certaine nostalgie couplée à la sensation de survivre à sa vie. L'auteur découvrira que l'on peut « vivre en soi comme un touriste romantique parcourant des ruines, avec cette satisfaction désabusée, ce retrait cultivé ».

Le goût de l'eau est aussi celui de la vie qui cherche constamment à refaire surface malgré soi, car au bout de la route à reprendre en solitaire l'issue est unique et connue. Et puisqu'il faut continuer, on devra bien s'appuyer sur quelque chose. L'art, la poésie viendront un moment donner l'illusion de leur support. Mais rapidement l'échec sera constaté. Pour qui se braque, la limpidité devient impossible : « l'eau est noire pour qui n'accepte de s'y fondre [...] où est la transparence ? » Il n'y aura pas de réponse sinon le refus et les renoncements mêlés au goût de vivre et de l'eau.

Dix belles encres de Jacques Brault ponctuent les poèmes qui semblent ainsi effleurer enfin la transparence si désirée.

Christiane Frenette